

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures
du soir : 10, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 59.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 330

Impreso en los Talleres de El Suro

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 45, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Six mois	\$ 5.00	\$ 6.00
Un an	\$ 10.00	\$ 12.00

Numéro du jour : \$ 0.01

Les abonnements partent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne por-
tent que sur souscriptions payées d'avance.

LES BEAUX DIMANCHES

AUX CHAMPS

Le Vieux, 75 ans.
Le Cycliste, 30 ans.

En Anjou, plein été, trois heures de l'après-
midi. Le cycliste s'est arrêté devant une
belle ferme... Il est entré en tenant sa ma-
chine par la figure; a traversé la cour
déserte, où seul un veau s'est mis à mugir;
puis il s'est approché du principal bâtiment,
a poussé une porte, et là, dans une grande
pièce, il a vu un vieillard assis près de la
cheminée, immobile et seul.

Le Cycliste.—Pardonnez-moi de vous déranger,
monsieur. Mais est-ce que je pourrais me
poser un peu et me rafraîchir?
Le Vieillard.—Ça n'est point ici un débit de
boissons.

Le Cycliste.—Excusez-moi.

(Fausse sortie.)

Le Vieillard.—Restez. Je ne disais pas ça
par offense. Asseyez-vous. Je vous offrirai
du bon vin.

Le Cycliste.—Je ne veux pas...

Le Vieillard.—Mais moi je veux. Vous êtes
chez moi et je suis le maître pour l'instant,
puisque je suis tout seul. Qu'est-ce que c'est
que vous désirez boire? J'ai du bon lait.

Le Cycliste.—Donnez-moi du lait. (Le vieil-
lard se lève, prépare une tasse, va chercher
le lait, le verse. Puis il se rassoit. Le cyclis-
te se détecte.) Fumez! Et c'est à vous, cet-
te ferme?

Le Vieillard.—A moi et à mes enfants. Mais
elle ne nous appartient pas.

Le Cycliste.—Comment ça?

Le Vieillard.—C'est bien à nous pour être
les fermiers, mais ce n'est pas notre bien.
C'est à M. le marquis de Frossay.

Le Cycliste.—Un bon patron?

Le Vieillard.—Ni bon ni mauvais. On ne
sait point. C'est un jeune qui n'est jamais ve-
nu. Resté à Paris.

Le Cycliste.—Combien avez-vous d'en-
fants?

Le Vieillard.—Trois grands fils, David, Dé-
siré, Lucas.

Le Cycliste.—Bravo. Alors, vous êtes con-
tent?

Le Vieillard.—L'ame non.

Le Cycliste.—Avec une si belle ferme?

Le Vieillard.—L'était bien plus belle, dans
le temps. Aujourd'hui, c'est plus ça,
la ferme. Et tout d'ailleurs. C'est fini de vivre
l'ancien, on était... réglementaire, comprenez-
vous? Maintenant, on n'est plus.

Le Cycliste.—Entendez. Vous n'êtes pas
pour le progrès... les temps modernes?

Le Vieillard.—Ah! Dieu non! Tout ça, c'est
du malheur.

Le Cycliste.—Vous fils sont mariés?

Le Vieillard.—Deux. Et mes bruns ne me
donnent pas joie.

Le Cycliste.—Ils prendront la ferme après
vous?

Le Vieillard.—Ah! ben, ouï! Ça les dégoûte
qu'ils disent. Ils crachent sur la terre.

Le Cycliste.—Mais qu'est-ce qu'ils veulent
faire?

Le Vieillard.—Des messieurs, pas des pay-
sans. Ils rougissent des bestiaux. Ça vous a
pris le goût du plaisir... la caserne en fai-
sant son temps, et ça veut après garder sa mou-
tache... au lieu de se raser, comme moi,
comme un vrai de la terre... Mon aîné David
n'a qu'une envie, c'est d'être facteur, porter
des paquets dans une boîte. Ah! là! et l'autre,
Desiré, de devenir employé de chemin de
fer... Je vous demande un peu... c'est il du
propre?

Le Cycliste.—C'est peut-être pour gagner
davantage?

Le Vieillard.—N'y a bien assez ici de quoi
gagner. Ah! du moment, monsieur... Mais
à quoi bon? Tout ça ne vous émeut point...

Le Cycliste.—Vous vous trompez. Allez
donc ça m'intéresse beaucoup.

Le Vieillard.—Et bon, monsieur, de mon
temps, c'était tout l'opposé de nos jours. Ab-
dame, ouï! Du haut en bas. On n'était... ré-
glementaire, comprenez? On n'avait des meu-
bles travaillés par de bons ouvriers du pays,

avec du bois fameux. Moi que je vous parle,
j'ai encore ma chambre telle que je l'ai hé-
ritée de mon père, ouï! monsieur, qui l'avait hé-
ritée du sien, le lit à colonnes, la table et la
huche, tout ça solide pour l'éternité. A pré-
sent, ils n'en veulent plus. Leur faut un bu-
fet, une table ronde avec des allonges et une
lampe qui pend du plafond comme chez les
bourgeois! Mon aîné me fait des raisons et
pourquoi? Vous ne devinez pas? Pour avoir
un salon, des chaises en caoutchouc. C'est la folie
de la dépense, monsieur.

Le Cycliste.—Ils ont donc de l'argent?

Le Vieillard.—Où, et non. C'est à-dire
qu'ils en ont des fois. Par des maîtres mo-
dernes.

Le Cycliste.—Comment ça?

Le Vieillard.—Savez-vous où ils sont, au-
jourd'hui dimanche, mes trois fils et mes
deux bruns? Eh bien, ils sont aux courses.

Y a des batailles de chevaux à la ville. Ils y
sont tous les ans. Et puis en dehors ils jouent
aussi à celles de Paris... Ils ont des corres-
pondances... Ah! quel bon Dieu de malheur!

Et s'il n'y avait que ça... mais tout a changé,
tout, je vous dis, que ça en est comme dia-
bolique! Du vivant de mon père, on faisait soi-
même son pain; aujourd'hui, on aime mieux
acheter un pain, mal cuit, où y a du
tout, excepté de la farine, et qui n'a pas le
poids. La viande aussi. Jadis, on ne savait
point ce que c'était que d'aller à la boucherie.

On engraisait un porc, on fumait les jambons.
Avec des poulets et des canards, le lait et les
œufs, ah! on vivait comme Malthus! Au-
jourd'hui, ces messieurs de la campagne ven-
tent de la viande fine. Mon aîné, David, se
croirait un manant s'il avait une bouchée de
cochon; lui! fait du bouffon!

Et mes bruns se font parer des cottelettes
d'agneau. Et puis, le café, les liqueurs, les
absinthes, les amers, toutes les saletés qui
empoisonnent le monde! Même chose pour
l'habillement et la lingerie. Autrefois, on fai-
sait son linge et même ses vêtements à la maison;
les femmes filaient l'étoffe, y avait des petits
rassiers! qui connaissaient bien joliment
leur affaire... Cette culotte que j'ai, la tenez,
sans respect, elle en vient monsieur... C'est
du bon, allez! Au lieu de ça... maintenant,
on va quêrer dans des grands magasins, des
habits tout faits qui ne durent pas plus qu'une
toile d'araignée. Ah! ah! Je ne vous chagrine
point?

Le Cycliste.—Mais non. Tout ce que vous
dites me paraît vrai.

Le Vieillard.—A la bonne heure, alors. Si
vous pensez comme moi! Vous avez l'air bien
capable, d'ailleurs. Ah! je ne m'arrêterais
pas si je voulais énumérer tout le mal...
C'est comme la moisson. Tenez!

Le Cycliste.—Vous avez de beau blé dans
le pays. J'ai vu ça.

Le Vieillard.—Pardi, sans doute il n'est
pas vilain. Mais on le gâche, on le perd. Vix
qu'y a des batteuses à présent! Des machines
de sauvages! Ah! quand je pense, moi, que
je me rappelle dans ma petite enfance, on cou-
pait le blé à la faucille, monsieur... à petites
poignées...

Le Cycliste.—Comment, la faucille...

Le Vieillard.—Eh! la faucille, monsieur, ça
n'est que pernicieux!... C'est le progrès, mon-
sieur! Savez-vous d'où ça vient la faucille, mon-
sieur? Ça vient de ceux qui voulaient frapper
en faisant la moisson. Ils allaient plus vite, ils
avaient fini plus tôt, et ils touchaient la
moisson payée. Mais le blé coupé à la faucille
celui-là, ça ne ressemble pas plus qu'un
coucou à Noël et la Saint-Jean. Vous n'allez
pas me croire peut-être bon, monsieur? Mais
du pain qui a été fait avec du blé coupé à la
faucille... ça se sent rien qu'au goût... sur la
langue.

Le Cycliste.—Incrédule... Oh!

Le Vieillard.—Où, monsieur!... Mon père
le disait. Et s'y connaissait. (Il fait le signe de
la croix.) Le bon Dieu l'y soit propice. Ah!
on est bien tenté de vivre, allez, Monsieur,
quand on n'est plus jeune et qu'on a des
mœurs. On est comme une curiosité de la fi-
re pour ses enfants, et je ne comprends rien non
plus à ce qui leur agré. Plus les mêmes goûts,
les mêmes plaisirs, les mêmes croyances.
Plus rien de pareil. Les paysans de ce temps-
ci c'est tout citadins. Vont à la grande Exposi-
tion quand y en a, moi, celle de 89, j'ai jamais
voulé y mettre les pieds. Ça ne me regarde

point, c'est plus pour moi. Vous l'avez vu,
vous?

Le Cycliste.—Un peu, ouï.

Le Vieillard, narquois.—M'ont dit qu'y
avait là une tour? C'est-il bien vrai?

Le Cycliste.—Où, ouï.

Le Vieillard.—C'est possible. Moi, je ne
quitte pas ma terre. J'ai soixante-sept ans à Saint-
Thomas. Jamais je ne l'ai quittée depuis que
j'y suis né. Toujours je reste ici; mais c'est le
dimanche que je suis le plus aise, parce que
n'y a personne. Je vais le matin à l'église. Et
tenez, monsieur, le bourgeois à huit cents ans.
Nous sommes trois d'hommes seulement qu'on
voit à la messe. Tous prient, à présent, et
révolutionnaires. Les gens ne respectent plus
leurs parents, les filles font la faute aussitôt
qu'elles ont à peine l'âge, et jusqu'à nous en-
core y a-t-il un cyclette! C'est peut-être bien la fin
du monde?

Le Cycliste.—Mais non. Ça n'est que le
commencement.

Le Vieillard.—Tant pis donc. Je verrai
point la suite.

Le Cycliste.—Et qu'est-ce que je vous dis?

Le Vieillard.—Rien que le plaisir.

Le Cycliste.—Merci. Donnez-moi la main.

Vous êtes un brave homme. Par où faut-il
que j'aille pour guigner Ouzicourt?

Le Vieillard.—Tout droit... par là... Régle-
mentaire.

Henri Lacedan.

LA COLORATION DES BOIS

Les Bois teints.—Essais de Coloration.—Qualités im-
propres.—La Teinture employée.—Les Combinaisons
de Couleurs.—L'imitation de l'Ivoire.—Une Inno-
centie Fraude.

De tout temps, les bois bien teints ont
été les plus recherchés pour l'ébénisterie et
le lambrissage. Les progrès devaient conduire
à la tentative d'accentuer le teintage des bois
en les injectant de matières colorantes et au-
si d'imiter les bois exotiques, colorés, tels
que l'acajou, le bois de rose, l'ébène.

Ces essais ont pleinement réussi et aujour-
d'hui l'industrie des bois de luxe a bénéficié
du teintage et de la coloration des bois ordi-
naires par des moyens artificiels. L'infiltration
de matières tinctoriales fait ressortir dans l'in-
térieur du bois les accidents de son veine-
ment par des variations d'intensité de couleur
dus aux différentes capacités d'absorption
de chaque tissu ligneux, car le bois contient
des tissus variés depuis le tissu médullaire
jusqu'au tissu fibreux en passant par les tis-
sus cellulaires, vasculaires et fibreux.

Il n'est donc pas étonnant que la couleur in-
jectée modifie diversément les principes
constitutifs de chaque tissu et amène des ef-
fets inattendus dans le teintage et dans la
teinte.

Les bois unis, comme le hêtre et le pen-
plier blanc n'ayant pas de veine accentuée
—sont impropres à la coloration d'au-
res s'y prêtent mal, tels le tilleul, le tremble,
le sycamore.

Les bois noueux, les bois qui possèdent des
dilatations, des contournements et des entre-
croisements de la fibre ligneuse, sont les plus
propres à recevoir le principe colorant par voie
d'injection. Les plus recherchés sont le frêne
lisse, l'érable, le châtaignier, le noyer, le
hêtre, l'if, le platane, le chêne, dont on injecte
les branches écorchées par une solution chaude
de la teinture à l'aide des appareils Bouché-
rie, Bréhat, Peyronnet, Bédier.

Dans l'appareil Bréhat, la bûche, le plateau
ou le rondin sont placés dans l'axe d'un cyclin-
dre où le vide est fait à l'aide du vapeur
d'eau. Une fois celle-ci condensée et après
qu'elle a expulsé l'air, une pompe foulante
refoule sous pression la solution colorée dont
s'imprègnent rapidement toutes les fibres
ligneuses.

Si l'on veut une alternance de coloration et
de teinte uniforme, on fait usage d'un mor-
dant tel que l'alun, l'acétate d'alumine, le bi-
chlorure d'étain, l'extrait de Saturne. A part
les sels minéraux—azotate ou sulfate de cui-
vre, sulfate de fer, teignant le bois en bien
ou en vert,—on se sert encore de couleurs d'a-
niline et de couleurs végétales telles que le

rocou, la garance, la campêche, le fustel,
l'orseille, l'indigo, et l'on obtient par une
série de combinaisons adroites les nuances
violettes, brunes, violacées, rouges,
bleues, vertes, jaunes, exigées par l'ébénis-
terie. Ainsi, la garance, additionnée d'un peu
de campêche, fait rassembler le bois à l'acajou;
le rocou transforme le platane en bois de
santal—tout au moins en apparence.

Quelques fois le mélange de deux principes
donne la teinte voulue. Ainsi on colore les
bois en bleu par un mélange de cyanure de
potassium et de chlorure de fer, en jaune
par un mélange de chromate de potasse et de
céruse, en noir par l'union d'un sel de fer au
tannin.

De très jolis bois dorés sont obtenus par
l'injection de ses admirables couleurs à l'or
polymérisé, que l'on appelle dans l'industrie
les pourpres d'or.

On en est arrivé à faire ressembler le bois
à de l'ivoire, à l'aide de bois très durs, com-
me le charme, injectés de soude, de chlorure
de chaux et d'acide muriatique.

Le vieux chêne s'obtient avec la dernière
facilité en soumettant pendant douze heures
le chêne ordinaire à des vapeurs ammoniacales.
Ce procédé est dû à un chimiste belge, M.
Melsens.

Pour la marqueterie et le placage, on dé-
bite le bois en feuilles de deux millimètres
d'épaisseur que l'on plonge dans le bain de
teinture et qui en sortent revêtus d'une teinte
uniforme. Les copeaux sont teints en multico-
lore par la fuchsine et le bleu magenta; même
l'on fait pour appartements des scènes de bois
anthropomorphes imitant à des concentrations de
goudron et colorés au violet Perkin, ou au
bleu Hoffman.

On doit être indulgent pour cette fraude
presque innocente, car les bois colorés s'échap-
pent à la pourriture, aux piqûres des insectes
résistent bien à l'incendie et deviennent
complètement imcomestibles si on les recou-
vre à l'extérieur d'un vernis en silicate
de soude.

Louis-Adrien Levat.

LES ALLEMANDS EN BELGIQUE

La ville d'Anvers va recevoir incessamment
la visite de plusieurs bourgeois allemands
pour lesquels se prépare une réception gran-
diose. A ce propos, la *Klokke Holland* (la
Clocke Holland), journal humanitaire et démocra-
tique chrétien, publie une lettre curieuse
dont nous traduisons le passage suivant qui
peut se passer de tout commentaire.

«En elle-même, la visite des bourgeois
allemands n'est qu'un épisode, un pas de
plus vers l'annexion, matériel et moral
d'invers à l'Allemagne. L'annexion ma-
térielle et morale facilitera singulièrement l'an-
nexion politique.

Cette affirmation fera peut-être ériger quel-
ques-uns de nos concitoyens qui, par igno-
rance ou par nécessité, affectent de ne pas
voir ce qui se passe devant eux. Il n'est nullement
paradoxal d'affirmer qu'en fait Anvers est
déjà tributaire de l'Allemagne; la plupart de
nos grandes maisons de commerce et d'armement
nos exportateurs, nos courtiers de navires
même les intermédiaires les plus humbles,
sont en grande majorité allemands. Et notre
industrie? Elle est entre les mains des Alle-
mands pour la plupart de ses branches, la
distillerie exceptée. Nous ne parlerons que
pour mémoire de nos brasseries allemandes
qui drainent le plus clair des dépenses au
détriment du commerce local.

Les Allemands sont chez eux à Anvers, per-
sonne ne pourra le nier; ils forment une vil-
le dans la ville; ils ont leurs écoles, leurs so-
ciétés d'agrément et de charité, leurs églises
et leurs temples, comme ils ont leurs bon-
langeries et leurs boucheries. Comme ils se
soutiennent admirablement, ils ne se
fournissent que chez des compatriotes; vous
voyez d'ici les pertes que la présence de 20 000
Allemands cause au commerce de détail an-
versois.

Malgré cette organisation, les Allemands
ne s'isolent pas complètement de la population
indigène. Ils aiment même à accaparer des
places d'honneur, bien en vue. De cette fa-
çon, ils ont réussi à avoir une représentation
directe jusqu'au sein du conseil communal. A
la chambre de commerce, ils ont enlevé les
fonctions les plus importantes du conseil d'ad-
ministration; presque toutes les sections de
la dite chambre sont présidées par les Alle-
mands. Dans nos vieilles sociétés anversaises,
telles que la Zoologie, la grande Harmonie et
le Cercle artistique, les Allemands donnent le
ton.

Il faudrait entendre avec quelle assurance
tous ces gens, dans les circonstances officiel-
les, parlent de notre Écoute, de notre beau
port de notre cité, etc. Ils croient réellement
que c'est déjà arrivé. Avions-nous tort de
parler d'annexion au commencement de cet
article?

Les Anversois clairvoyants connaissent tous
cette situation. Ils n'ont ni assez de patriotisme
ni assez de virilité pour réagir contre
l'usurpation systématique et implacable de
leur vie nationale matérielle par l'élément
allemand.

Quant aux classes dirigeantes, et plus par-
ticulièrement l'aristocratie, elles vivent à la
campagne et à Paris et se désintéressent ab-
solumment en dehors des choses de la politi-
que locale, de tout ce qui concerne Anvers.

Ceux qui voudraient réagir sont ces mil-
liers d'employés supplantés par les *colonats*
allemands, ou relégués dans les petites
places de bout-à-bout de garçon de bureau;
ce sont ces petits commerçants ruinés, ces
courtiers et ces intermédiaires menacés dans
leur gagne-pain par l'étranger... Mais que
peuvent-ils, ceux-là, contre des gens dispo-
sant de toutes les faveurs et de toutes les
influences?

Voilà pourquoi le peuple d'Anvers ne s'a-
tollera pas au char des bourgeois alle-
mands.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que
les manœuvres de cette année ont tranché
définitivement la question du cyclisme militaire
—et surtout de l'emploi des cyclistes comme
combattants.

Mais il ne faudrait pas tirer de là des con-
séquences inexactes, comme celles exposées
tout récemment par un de nos confrères, qui
voient déjà la cavalerie plus ou moins com-
plètement remplacée à bref délai par des cy-
clistes. Sur quoi, il allait au devant des récri-
minations que, selon lui, les représentants de
cette arme ne manqueraient pas d'élever con-
tre ce nouveau et heureux rival, exprimant
d'ailleurs l'espoir qu'on ne tiendrait aucun
compte de telles doléances et que, dans
l'armée comme ailleurs, on passerait outre
sans écouter les lamentations intéressées de
ses adversaires du progrès.

Certes, en principe mon confrère avait ra-
son, mais en fait il avait tort.

Les cyclistes combattants ne sont en effet,
nullement destinés à remplacer la cavalerie;
et leur introduction dans l'armée ne doit
point avoir pour résultat de restreindre ou
d'amoindrir le rôle de cette arme. Au contrai-
re, ils contribueront certainement à la déve-
lopper. Car ils lui apportent un concours pré-
cieux et un élément qui lui avait toujours fait
défaut.

La cavalerie avait la vitesse, mais ne pou-
vait agir que par le choc. Il lui manquait
l'action du feu, tout au moins du feu de
mousqueterie.

Car si on pouvait adjoindre aux troupes
de cavalerie des troupes d'artillerie assez mo-
biles pour les suivre à peu près partout, on
n'aurait jamais pu encore les doter d'unités
d'infanterie possédant la même propriété.

Ainsi, la cavalerie avait bien des canons, elle
n'avait pas de fusils—même si tous les cava-
liers en portaient un en bandoulière,—at-
tendu que pour s'en servir il leur fallait com-
mencer par mettre pied à terre, c'est-à-dire
par se transformer en fantassins.

Et si bien dressée qu'une cavalerie puisse
être «à combattre à pied», l'exécution de ce
mode de combat entraînerait toujours pour elle
des complications de toutes sortes, outre
qu'elle immobiliserait un effectif bien supérieur
à celui qui produirait alors réellement l'effet
utile.

Et quand il a fait rouler, sous ses gamine-
ries terribles, un peu de ce faux monde qu'il
méprisait, autant que son âme d'enfant peut
concevoir le mépris, il ne regardait même pas
la chute, il se détournait avec sérénité, sûr du
coup, et surtout pensant à autre chose, et
lorsqu'il se reprenait de cette dégringola-
de il griffonnait sur son genou quelques
rimes qui lui étaient venues en parlant:

Le jaune, le rouge, le vert
Parent à l'enlil mon costume.
S'ébahissant, à leur coutume,
Les balgands ont l'œil large ouvert.

Sur ce baillon problématique,
Où la sève de vingt saisons

Le jaune, le rouge, le vert
Parent à l'enlil mon costume.
S'ébahissant, à leur coutume,
Les balgands ont l'œil large ouvert.

Sur ce baillon problématique,
Où la sève de vingt saisons

Le jaune, le rouge, le vert
Parent à l'enlil mon costume.
S'ébahissant, à leur coutume,
Les balgands ont l'œil large ouvert.

Sur ce baillon problématique,
Où la sève de vingt saisons

Le jaune, le rouge, le vert
Parent à l'enlil mon costume.
S'ébahissant, à leur coutume,
Les balgands ont l'œil large ouvert.

Sur ce baillon problématique,
Où la sève de vingt saisons

Le jaune, le rouge, le vert
Parent à l'enlil mon costume.
S'ébahissant, à leur coutume,
Les balgands ont l'œil large ouvert.

Sur ce baillon problématique,
Où la sève de vingt saisons

Le jaune, le rouge, le vert
Parent à l'enlil mon costume.
S'ébahissant, à leur coutume,
Les balgands ont l'œil large ouvert.

Sur ce baillon problématique,
Où la sève de vingt saisons

Le jaune, le rouge, le vert
Parent à l'enlil mon costume.
S'ébahissant, à leur coutume,
Les balgands ont l'œil large ouvert.

con, ils ont réussi à avoir une représentation
directe jusqu'au sein du conseil communal. A
la chambre de commerce, ils ont enlevé les
fonctions les plus importantes du conseil d'ad-
ministration; presque toutes les sections de
la dite chambre sont présidées par les Alle-
mands. Dans nos vieilles sociétés anversaises,
telles que la Zoologie, la grande Harmonie et
le Cercle artistique, les Allemands donnent le
ton.

Il faudrait entendre avec quelle assurance
tous ces gens, dans les circonstances officiel-
les, parlent de notre Écoute, de notre beau
port de notre cité, etc. Ils croient réellement
que c'est déjà arrivé. Avions-nous tort de
parler d'annexion au commencement de cet
article?

Les Anversois clairvoyants connaissent tous
cette situation. Ils n'ont ni assez de patriotisme
ni assez de virilité pour réagir contre
l'usurpation systématique et implacable de
leur vie nationale matérielle par l'élément
allemand.

Quant aux classes dirigeantes, et plus par-
ticulièrement l'aristocratie, elles vivent à la
campagne et à Paris et se désintéressent ab-
solumment en dehors des choses de la politi-
que locale, de tout ce qui concerne Anvers.

Ceux qui voudraient réagir sont ces mil-
liers d'employés supplantés par les *colonats*
allemands, ou relégués dans les petites
places de bout-à-bout de garçon de bureau;
ce sont ces petits commerçants ruinés, ces
courtiers et ces intermédiaires menacés dans
leur gagne-pain par l'étranger... Mais que
peuvent-ils, ceux-là, contre des gens dispo-
sant de toutes les faveurs et de toutes les
influences

LA REPUBLICANA

Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"

Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)

Sinistres payés depuis son établissement 202.000.000 de francs

CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS

Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay

A. de SAAVEDRA

169-CERRITO-169

MONTEVIDEO

NEURASTENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTROSIS, REUMATISMOS, etc.

GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ

Resaca por esta medicina para estas enfermedades. — Dosis: 1 ó 2 cucharadas de la de café antes de cada comida.
PARIS: J. DALLOZ, 12, Boulevard de la Chapelle.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y DROGUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 381 Y 383

MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para
Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferretería

Almidon
MACK
de doble Fuerza



Con esta nueva preparación se blanquea
con sorprendente rapidez, obteniendo un
lustre y tesoro extraordinarios.
Se vende en todas las Droguerías y
Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante-Inventor H. Mack, U. S. D.

Únicos Depositarios para el Río de la Plata:
STAUDY & C. Montevideo—Buenos Aires—Rosario
Alicante—Génova—Manchester—Bérlin.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria

IXORA

ED. PINAUD

PERFUMISTA

JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE

TRUO PAR AUGUSTE GRUBLIN—Grandes comodidades para viajeros

On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre
20 par jour.—Salons pour familias.—On porte à domicilio.—A côté du Palais du gouverne-
ment, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

Ciudadela, 118, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO CEBALLOS

20—CALLE CANELONES—20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	USO	DOSENA		USO	DOSENA
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.30	\$ 3.30	Baño sulfureo, con ropa.	\$ 0.60	\$ 6.00
" sin ropa.	0.24	2.60	" sin ropa.	0.50	5.50
" de almidon, con ropa.	0.40	4.20	" de ducha escocesa, con		
" sin ropa.	0.35	3.50	ropa.	0.40	3.60
" de afrocho, con ropa.	0.40	4.20	" idem idem, sin ropa.	0.30	3.00
" sin ropa.	0.35	3.50	de ducha fría y lluvia,		
" alcalino, con ropa.	0.40	4.50	con ropa.	0.30	3.00
" sin ropa.	0.35	3.50	" idem idem, sin ropa	0.24	2.60
			medicinal.		
				Confidencial	

Revue du "Courrier Franco-Orientale"
(161)
Du 15 Novembre 1897

MEMOIRES DE M. GORON

Ancien chef de la police de sûreté

III.—Haute et basse pègre

CHAPITRE IV

UNE ÉPOTÉE

« Ces huit personnes sont absolument hors
de cause, absolument innocentes et n'ont
jamais agi que de parfaites bonnes foi, li-
quant même mes affaires dans les détails.
C'est en présence de ces arrestations que j'ai
cru de mon devoir de vous envoyer la pré-
sente. »

« Mon nom Meyer n'est qu'un pseudonyme
sous lequel moi-même les personnes
précitées. »

« Si je ne puis aller par moi-même au par-
quet porter la présente déclaration, il se pré-
sente cependant un moyen le plus sincère et le
plus simple. »

« Je vous l'expose. Pour faire la lumière
sur le gouvernement français venant bien, par une
note insérée dans les principaux journaux, me
donner un sauf-conduit absolu, je m'engage,
dès la publication de ce sauf-conduit, à me
rendre directement à Paris, chez le procureur
de la République. »

« Il est bien entendu que je serai absolu-
ment libre et que, ni pour le passé, ni pour
un fait quelconque, je ne pourrai être arrêté
et que je pourrai librement regagner une
frontière dès que j'aurai donné les explica-
tions et avant l'expiration du temps que me
donnera le sauf-conduit. »

« Ce sauf-conduit au nom de Meyer incrimi-
né dans l'affaire Alfa-sa, c'est-à-dire à mon
nom d'emprunt, couvrira, bien entendu, ma
personne, quel que soit mon nom véritable.
« Je crois avoir exposé la seule façon de

GRAN FÁBRICA A VAPOR DE CALZADOS

— DE —

Máximo Seré, Hermano y Ca.

Esta casa, especial en surtidos de campaña previene a su numerosa clientela y al público
en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al
pedido mas exigente.

161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

TESORO DE LA BOCA

ELIXIR DENTIFRICE

Odontalgique

ED. PINAUD

PERFUMISTA-QUÍMICO

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37.

PARIS

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un
nouveau **DICIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment
supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ contiendra

DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS

que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ formera 6 volumes in 4° imprimé sur trois
colonnes, dans le même format que le grand LAROUSSE. Rédigé par des auteurs
d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur
chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier.
La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera
omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont
introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront expo-
sées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage
de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.

Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, com-
plètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes
brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu
en souscrivant.N. B.—La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmen-
tation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du «Courrier Franco-Orientale», 40 Maciel.
MONTEVIDEO

J. DURANDEAU

ARTÍCULOS FRANCESES

MUEBLES, TAPIERÍA

Especialidad en muebles de fantasía para
salon, Bronce y objetos de arte

Montevideo. URUGUAY, 22 y 21.

Grand Vignoble du Parc Giot

PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897

A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES

	200	100	50	25	12.50	6.25	3.12
Una botella de 200 litros sin casco	\$ 21.00	10.50	5.25	2.62	1.31	0.65	0.32
Media	10.50	5.25	2.62	1.31	0.65	0.32	0.16
Cuerpo	5.25	2.62	1.31	0.65	0.32	0.16	0.08
Damejuna	2.62	1.31	0.65	0.32	0.16	0.08	0.04
Vino de vino.	1.31	0.65	0.32	0.16	0.08	0.04	0.02
Grapa.	0.65	0.32	0.16	0.08	0.04	0.02	0.01

Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.

Los casos se pagarán \$ 2.00 por botella; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuarterola;

\$ 0.60 por damajuana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.

Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo

POR ORDENES:—GRANJA GIOT, N.º 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.

AL ESTABLECIMIENTO Y Bodega

Se puede visitar la Bodega y probar los vinos

Se ruega hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un caso en una sola
vez, en botellas ó damajuanas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

faire cesser une détention qui atteint six per-
sonnes innocentes et de soupçonner deux per-
sonnes absoutes.

« Si le gouvernement a le souci de faire bon-
ne justice et j'en suis convaincu, il ne refusa-
ra certes pas ma proposition. Je serai à Paris
dès la publication de ce sauf-conduit dans les
conditions précitées. »

« Agréez, Monsieur le rédacteur, l'assurance
de ma parfaite considération. »

—E. MEYER.

N. B.—Étant réfugié chez un ami à proxi-
mité de Paris, vous comprendrez aisément que
pour éviter que le timbre de la poste ne divul-
gue mon adresse, j'envoie la présente à l'étran-
ger, chez un correspondant qui l'expé-
diera. »

La justice ne donne pas facilement des sauf-
conduits, et la bravade d'Alfa-sa n'était pas
dangereuse pour lui, pas plus du reste qu'il
n'était profitable aux pauvres diables qu'il
avait compromis et qui furent condam-
nés.

Peut-être, après tout, comme dans beau-
coup d'affaires d'escroqueries, étaient-ils plus

dupes que complices; néanmoins, je dois dire
qu'il fut établi d'une façon si certaine qu'Al-
fama n'était pas innocent, fasciné en faisant mi-
roiter devant eux les affaires colossales qu'il
voulait faire, qu'ils obtinrent le minimum de
la peine.

Je vois bien ce que va dire le lecteur, il faut
vraiment que la police et en vérité M. Goron
qui la dirigeait, ait montré une maladresse
excessive pour qu'un filou comme Alfama
ait pu pendre des si longs mois faire un pied
de nez aux gendarmes, voyager impunément à
travers l'Europe et la France et venir à Paris
faire de bons diners jusqu'à dans les restau-
rants voisins du quai des Orfèvres.

Cette appréciation serait inexacte comme
presque toutes celles que fait le public. Le
chef de police de Sûreté n'est pas d'un
une seconde vue et n'a point à son service
un somnambule extra-lucide; il faut donc
qu'il se serve de l'intelligence et aussi que le
hasard le serve et qu'il trouve au moment
opportun le ténard qui le met sur la bonne
route.

Or pour retrouver Alfama, je n'avais de
lui qu'une mauvaise photographie, faite par

le service anthropométrique quand il avait
été arrêté, et ce merveilleux comédien, au
moment où il s'était trouvé devant l'objectif, fit
une telle crise de larmes qu'il était absolu-
ment méconnaissable.

Plus tard, quand il fut de nouveau arrêté,
je comparai le portrait à l'original; je ne pus
m'empêcher de reconnaître qu'il aurait pu
passer vingt fois à côté de moi sans que je
pusse me douter que l'élégant viveur au cha-
peau bien ciré, à la moustache en croc, le
gaillard qui courait les endroits où l'on sa-
muse, était le même personnage l'arroyant
dout l'appareil photographique avait gardé l'im-
mago.

Il m'est arrivé à ce sujet une aventure as-
sez plaisante.
Un soir, j'étais entré aux Montagnes Russes
boulard des Capucines; mes fonctions m'o-
bligèrent alors à faire de fréquentes visites
aux lieux de plaisir; j'étais assis au café en
train de prendre un buccin à deux pas de
moi j'aperçus le secrétaire d'un commissaire
de police que je connaissais beaucoup et table
avec un individu dont la physionomie me
frappa.

—Sapristi! pensai-je, mais c'est Alfama.
Je tirai de ma poche la photographie du
contumace qui ne me quittait pas et je fis
signe à mon ami le secrétaire de venir me
parler.

—Savez-vous, lui dis-je, avec qui vous
vous trouvez?

—Parfaitement, me répondit-il, c'est mon
meilleur ami.

—Regardez, dis-je, en lui montrant la
photographie.

—Tiens, s'écria le brave secrétaire, com-
ment avez-vous son portrait?

—Son portrait, c'est Alfama.
Mon ami eut un accès de douce hilarité et
alla chercher son camarade.

C'était un brave bijoutier du boulevard,
très honorablement connu et qui fut stupé-
fait en s'apercevant qu'il ressemblait à ce point
à l'escroc recherché depuis tant de mois.

Étonnez-vous, après cela, que même avec
une photographie du service anthropométri-
que, il ne soit pas facile aux agents de trouver
un voleur ou un assassin!

(A suivre.)

P. S. N. C.

The Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacífico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLES

IBERIA

Capitan: R. FLETCHER

Saldrá el 19 de Noviembre de 1897

Para Rio Janeiro, Sao Vicente, C. V., Lisbon, Vigo, La Pallice (La Rochelle) y Liverpool.

Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES A 7/10 EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO, LIBRE DE GASTOS DE QUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.

La Compañía expide pasajes para Vigo, Rivedo, Carril, Gijón, Coruña, Santander, Ferrol y Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mecánico; están iluminados a luz eléctrica y provistos de los
mejores modernos para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS Y C.º LIMITED

AGENTES

BUENOS AIRES

Reconquista 323

Calle 25 de Mayo 214

Rio Janeiro, Santos, Bahía, Pernambuco y San Vicente C. V.